

La Commission scientifique du Nord et les relations de voyage de Xavier Marmier et de Léonie d'Aunet

Amilcare Cassanello
Université de Tromsø (Norvège)

Résumé – Au milieu du XIX^e siècle, Léonie d'Aunet et Xavier Marmier ont publié chacun un récit de leur voyage à travers l'Europe du Nord jusqu'au Spitzberg. L'auteur de cet article repère dans leurs deux textes comment les voyageurs français ont perçu et décrit les contrées nordiques qu'ils ont visitées. Grâce aux descriptions des paysages, des habitants et de leurs mœurs, on remarque comment, de Paris à l'île du Spitzberg, les caractéristiques du Nord évoluent du goût de l'ordre et de la propreté hollandais et allemands jusqu'à devenir le symbole effroyable de la mort.

En 1837 Louis-Philippe, roi des Français, accorde sa bénédiction et son soutien financier à un projet de recherches scientifiques dont le but est d'explorer la Scandinavie du Nord, le Spitzberg et les mers polaires arctiques. Dirigée par le médecin de marine et zoologue Paul Gaimard, cette expédition qui porte le nom de Commission scientifique du Nord sera couronnée de succès. Entre 1838 et 1840, la corvette *La Recherche* effectuera deux voyages vers ces régions polaires et assurera les déplacements d'une équipe de savants français et scandinaves dont les relevés et expériences auront de nombreuses retombées dans divers domaines des sciences naturelles.

Deux membres de l'expédition qui participent au premier voyage, du printemps 1838 au printemps 1839, attirent plus particulièrement notre attention; il s'agit de Xavier Marmier, engagé en tant que spécialiste des cultures et littératures allemande et scandinaves, et de Léonie d'Aunet, jeune Parisienne de 19 ans, qui accompagne son futur mari, chargé de dessiner pour la mission. Ils nous intéressent en effet car chacun d'eux a fait paraître un récit de leur voyage sous l'égide de la Commission scientifique du Nord. Xavier Marmier a publié dès son retour en 1840 *Lettres sur le Nord*.

Amilcare Cassanello, «La Commission scientifique du Nord et les relations de voyage de Xavier Marmier et de Léonie d'Aunet», Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. «Droit au pôle», 2008.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

*Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*¹, un livre qu'il voulait plus accessible à un plus large public que ses comptes rendus officiels de l'expédition. L'auteur affirme dans l'introduction qu'il présente sans les modifier des lettres écrites au cours du voyage. Pour sa part, Léonie d'Aunet publie en 1854 *Voyage d'une femme au Spitzberg*², un texte qui se présente, lui aussi, sous la forme épistolaire et dans lequel les lettres sont adressées au frère de la narratrice.

Nous nous proposons, à partir de ces deux récits qui empruntent la même forme littéraire et sont écrits par deux Français voyageant ensemble vers le même but, de voir comment leurs auteurs ont perçu et décrit l'Europe du Nord. En nous référant aux descriptions et commentaires au sujet des paysages, des habitants, des mœurs et de la culture, nous essaierons de dégager de ces textes ce qui peut être associé au caractère septentrional des pays traversés. Nous verrons ainsi quelles représentations furent jugées par les auteurs aptes à exprimer la nordicité auprès du public de leur temps.

En cours de lecture, nous avons discerné trois phases dans la progression des voyageurs vers le Nord : le Petit Nord, le Nord et le Grand Nord. Cette division reflète des différences marquées dans la façon dont Xavier Marmier et Léonie d'Aunet représentent le Nord au fur et à mesure qu'ils se rapprochent du Spitzberg, le point le plus septentrional de leur parcours. Il y a dans leurs textes une gradation qui va des caractéristiques d'une nordicité minimale jusqu'à un point qui ne peut être dépassé qu'en essayant de rejoindre le pôle Nord. Cette gradation, naturelle du point de vue de la progression géographique, est plus particulièrement intéressante en ce qui concerne l'étude du vocabulaire et des représentations employés par les voyageurs.

¹ Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, t. I et II, Paris, H. L. Delloye, 1840. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *LET*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

² Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995 [1855]. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *VOY*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

Le Petit Nord

La première étape sur la route du Nord mène les deux Français en Hollande et en Allemagne; à vrai dire, tout près encore de leur point de départ. Il s'agit tout de même d'un pas en avant et les pays qu'ils traversent possèdent assez de différences avec celui qu'ils viennent de quitter pour qu'elles soient remarquées. Ces différences ne sont pas toujours relevées comme étant des spécificités du Nord; mais implicitement, le lecteur, qui sait que les voyageurs viennent de France – donc du Sud –, reçoit descriptions et commentaires comme autant de signes particuliers définissant le Nord. Ainsi, les paysages, les populations et les traits culturels rencontrés au début du voyage définissent un type de Nord que nous avons appelé le « Petit Nord » par opposition à ce que nous connaissons tous sous le nom de « Grand Nord » et que les voyageurs découvriront au Finnmark et au Spitzberg.

Léonie d'Aunet part sur un vapeur du Havre à Rotterdam, et dès que le bateau commence à remonter la Meuse elle s'écrie : « Je fus bien surprise de me trouver déjà en présence d'un pays si différent de la France. » (*VOY*, 17) Quelles sont ces différences? L'impression immédiate de la jeune fille est que la Hollande ressemble aux paysages « frais, peigné[s], gracieux, coquet[s] » (*VOY*, 18) dessinés sur les éventails qu'elle utilise à Paris et aux tableaux hollandais qu'elle a vus au Louvre. Ces paysages sont doux, verdoyants, la brise y porte la « saveur fraîche et salée de la mer » (*VOY*, 19), les maisons qu'on y aperçoit sont « coquettes, mignonnes, fleuries et bien enluminées » (*VOY*, 26), le parfum des fleurs, le soleil qui joue avec les brumes fines charment la voyageuse qui dira à plusieurs reprises : « Cela formait un tableau ravissant au regard et doux à l'âme. » (*VOY*, 32) De même, Marmier décrit les paysages de l'Allemagne, où il séjournait au moment d'entamer son périple vers le Nord, en termes positifs; ils lui paraissent agréables par leur harmonie et leur diversité. Il dit, entre autres, au sujet des campagnes qu'elles sont « belles, et surtout au bord de la mer, belles à enchanter l'imagination de l'artiste, à faire rêver longtemps la muse du poète » (*LET*, I, 11). Les contrées qui s'étendent juste au nord-est de la France donnent donc à nos voyageurs une image accueillante du Nord et à peine différente de ce qu'ils connaissent.

Issue d'une bonne famille, cultivée, ayant l'âme d'une artiste et, de plus, fiancée à un peintre de renom, Léonie d'Aunet voit sans doute la spécificité

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

de la Hollande à travers les attentes qu'elle en avait. Pour elle, la culture est synonyme de peinture et elle passera beaucoup de temps dans les musées de La Haye et d'Amsterdam, où elle juge d'un œil exercé les toiles des maîtres hollandais. C'est d'ailleurs le seul cas pendant le voyage où la jeune femme reconnaîtra qu'il existe à l'étranger quelque chose qui atteigne ou dépasse la France en qualité. Sur les sujets de l'élégance et de l'art lyrique, au contraire, elle est assez critique; voilà ce qu'elle pense de la ville de Hambourg: « les dandys ne la classeront pas parmi les villes élégantes » (*VOY*, 38); les femmes qu'elle côtoie lors d'une soirée au Grand Théâtre semblent être « en robe de chambre » (*VOY*, 38), et pour parachever le tableau, elle se plaint que la salle de spectacle soit sombre et enfumée, l'atmosphère morose au point d'affaiblir le plaisir que lui procure d'ordinaire la musique de Mozart. Marmier trouve aussi que les Hambourgeois manquent de goût :

on sent qu'il ne faut leur parler ni d'art ni de poésie. Leur livre de poésie c'est le livre de recettes et de dépenses ouvert sur le pupitre; leur plus belle musique, c'est le son argentin des thalers qui tombent dans la caisse de fer; et pas un tableau de grand maître ne vaut pour eux l'effigie d'un species. (*LET*, I, 56)

C'est d'ailleurs un trait commun à la Hollande et à l'Allemagne que de voir leurs habitants décrits principalement comme des bourgeois aisés préoccupés par le commerce. Les voyageurs français trouvent aussi que les gens de ces pays sont robustes, avec des joues fraîches, et qu'ils sont travailleurs. Marmier dit en outre que « [c]omme les anciens guerriers du Nord [...] ils attachent un grand prix à la force physique » (*LET*, I, 14).

Autre trait culturel qui représente une vraie différence entre la France et sa voisine du Nord, c'est la propreté. Léonie d'Aunet revient sans cesse sur ce sujet. Il s'agit, pour elle, d'une qualité lorsqu'on en fait l'expérience au marché de La Haye « propre, riant, joyeux, à l'aise sur son grand canal » (*VOY*, 21) qui contraste avec le « marché de la halle à Paris [qui est] bruyant, sale, impraticable, nauséabond » (*VOY*, 22). Par contre, cette propreté devient fanatisme lorsqu'elle est pratiquée par les ménagères dans leur maison :

il n'est pas jusqu'aux crémaillères, jusqu'aux plaques des cheminées, aux clous des portes et aux grattoirs pour les pieds qui ne soient brillants comme des bijoux d'acier; ces gens-là n'ont pas le goût de la propreté, ils en ont le culte. Les femmes

LES RELATIONS DE XAVIER MARMIER ET DE LÉONIE D'AUNET

sont sans cesse à laver, gratter, broser, ranger, fourbir, balayer ou récurer; elles ne font pas autre chose. (*VOY*, 20)

Les jardins, les parcs, et autres lieux publics et privés souffrent tous de cet excès d'ordre et de propreté, à un point tel que Léonie éprouve « une violente envie de quitter ce pays de maniaques » (*VOY*, 35) où « il y a [...] des gens qui se gênent, se privent, s'immobilisent pour ne pas marcher sur leurs pierres, froisser leurs herbes ou fatiguer leurs portes » (*VOY*, 34). Cette tendance est moins vive en Allemagne, mais Marmier et d'AUNET constatent tous deux que les fermes, les haies et les champs sont, là aussi, parfaitement entretenus et ordonnés.

Dans son récit, Xavier Marmier s'étend longuement sur l'Allemagne du Nord dont il donne une description axée principalement sur l'architecture et l'histoire des grandes villes telles que Hambourg, Kiel et Lubeck. Il s'attarde sur les détails de construction et l'histoire de chaque église, palais, maison ayant une importance culturelle spéciale pour les habitants. Il en décrit l'extérieur comme l'intérieur, dépeint les œuvres d'art que ces bâtiments recèlent et raconte les légendes et croyances populaires qui s'y rattachent. Dans un style dense et minutieux d'historien, il fait la chronique des princes et des grands personnages depuis la fondation des états visités et explique comment ils ont pris place dans l'histoire commune de l'Europe.

Le Petit Nord, comme nous l'avons appelé, est donc décrit à travers les paysages, l'architecture, l'histoire, la culture et le mode de vie des habitants, mais nous constatons que dans aucun de ces domaines ni l'Allemagne ni la Hollande ne sont catégoriquement et fortement reliées au topos du Nord. La représentation qui est faite de ces pays leur donne en effet plus de points communs avec la France et l'Italie qu'avec la Laponie et les îles Lofoten. Ainsi, pour nous, lecteurs attentifs aux aspects du Nord, l'utilité de cette première partie est sans doute de rappeler le caractère relatif de la notion de nordicité.

Le Nord

Ce que je nomme ici le « Nord » est cette partie du voyage qui comprend le Danemark, la Suède et la Norvège du sud. C'est une longue étape intermédiaire qui mène les voyageurs d'un Petit Nord édulcoré au Grand Nord. À partir de ces latitudes, on remarque que les signes de civilisation se font plus fragiles et plus éloignés les uns des autres. Léonie d'AUNET

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

précise : « En Suède, il y a peu de ville; en Norvège, il n'y en a pas du tout; entre Christiania et Drontheim, on en trouve une seule : Lille-Hammer. » (*VOY*, 70)

Le Danemark n'est pas à proprement parler un pays sauvage, même si Marmier rappelle qu'un journal français le qualifiait peu de temps auparavant de « pays presque barbare » (*LET*, I, 113). Il est vrai que pour des voyageurs habitués à l'effervescence humaine et au rythme effréné des grandes villes de France, le sud de la Scandinavie peut faire l'effet d'un désert. Marmier, au contraire, considère Copenhague comme un des endroits d'Europe où l'amour de la science est le plus ardent : « Ici il y a de grandes bibliothèques et de riches musées; ici il y a une vie d'études sérieuses et persévérantes; ici on aime vraiment la science pour la science. » (*LET*, I, 113) Léonie d'Aunet serait plutôt de l'avis du journal cité plus haut. Elle avoue que oui, « Copenhague est une capitale, et elle en a les dimensions, sinon les autres conditions [...] [mais] [a]u total, c'est un peu trop calme et trop désert pour une capitale. » (*VOY*, 45) Le jugement est le même au sujet de Christiania, capitale de la Norvège; vaste et bien construite, comme Gothembourg en Suède, elle est cependant trop récente pour impressionner les voyageurs français. Petit à petit on voit donc disparaître ce qui caractérise les pays du Sud : la densité de la population et l'intensité de la vie culturelle.

En outre, la nature occupe une place de plus en plus grande dans le récit des voyageurs; les forêts et les landes inhabitées sont à peine interrompues par quelques bourgades. La nature intervient aussi pour rendre la vie difficile : la boue et le froid sont causes de fatigue et de pleurésies, les chemins impraticables ou inexistant retardent le voyage. Pourtant, les voyageurs ne sont pas encore dans les contrées désolées du Grand Nord. De loin en loin il y a des fermes, et certaines d'entre elles sont même assez importantes. La population y est composée de paysans et de forestiers, gens frustes mais robustes et travailleurs. Ils mangent mal, remarque Léonie – elle est dégoûtée qu'on lui serve chaque jour du saumon et du pain de seigle –, mais ils ne sont pas misérables.

La traversée des montagnes du Dovre leur donne un aperçu de ce qui les attend dans le Grand Nord norvégien et leur fait éprouver déjà l'insignifiance de l'humain devant les forces extrêmes de la nature, de l'hiver et du froid. Bien que ce soit le mois de juin, le dégel commence à peine sur les hauts plateaux et les voyageurs s'épuisent dans la neige profonde et

LES RELATIONS DE XAVIER MARMIER ET DE LÉONIE D'AUNET

risquent plusieurs accidents à cause de la trahison des glaces et de la montagne. Léonie d'Aunet raconte, pour illustrer les dangers rencontrés, comment leur guide, alors que « poteaux indicateurs, torrent, pont, tout était enseveli sous la même couche de neige » (*VOY*, 81), croyant reconnaître le pont de bois, les fit passer par erreur sur un pont de neige qui aurait pu céder et les précipiter dans la gorge profonde du torrent.

C'est aussi à l'occasion de la traversée des montagnes du Dovre que les voyageurs français prennent conscience des mythes et légendes du Nord. Marmier est le plus précis à ce sujet et il donne un aperçu rapide des dieux païens, des nains, géants, huldres et autres trolls qui ont peuplé la Scandinavie depuis les temps les plus reculés et qui sont encore bien vivants dans la conscience collective des Norvégiens. Fort de ses connaissances sur la culture des peuples nordiques, Marmier n'ignorait pas l'importance de ce massif montagneux dans l'histoire du pays. Combien d'armées, combien de rois ont emprunté, au cours des siècles, cette unique voie terrestre qui relie le Sud et le Nord de la Norvège? Combien de conteurs, lors des veillées, combien d'artistes, peintres ou poètes ont tiré leur inspiration des légendes qui habitent ces montagnes du Dovre? Léonie d'Aunet semble d'instinct ressentir le caractère mystérieux et magique de ces lieux. À plusieurs reprises, elle croit voir des êtres fantastiques, tels un énorme serpent leur barrant la route ou « un spectre à demi sorti de son linceul » (*VOY*, 79).

À partir de Kongsvold, la route redescend, et d'Aunet et Marmier notent, chacun à leur façon, que la vue des forêts et masures isolées, pourtant semblables à celles rencontrées dans le Gudbrandsdal avant l'ascension du Dovre, leur procurent un grand sentiment de joie de vivre. Des paysages qualifiés de mornes et désolés avant la traversée des montagnes apparaissent hospitaliers et gais, ce que Marmier exprime ainsi : « il nous semble que nous avons passé par un drame terrible pour arriver à une fraîche et riante idylle » (*LET*, II, 81). Signe que l'humain porte en lui sa propre boussole dont l'aiguille s'aimante aux humeurs relatives plutôt qu'à l'attraction du pôle magnétique. Arrivés à Trondheim, les voyageurs retrouvent une ville du Nord, riche, « mesquine et froide » (*VOY*, 88).

Cette deuxième étape est donc une phase de transition où l'on se prépare à passer du Petit Nord affadi au Grand Nord. La présence humaine se fait plus discrète, tandis que la nature affirme la sienne jusqu'à devenir souveraine comme dans les montagnes du Dovre.

Le Grand Nord

De Trondheim au Spitzberg, les voyageurs se rapprochent petit à petit du but ultime de l'expédition. Le lieu habité le plus septentrional que les voyageurs doivent atteindre avant le Spitzberg est Hammerfest, que Léonie d'Aunet présente ainsi :

Hammerfest! Ces dix lettres ne vous font pas un effet bien extraordinaire, n'est-ce pas? [...] c'est pourtant la ville unique dans son genre, la ville exceptionnelle entre toutes; c'est la ville la plus septentrionale qui existe; c'est le dernier groupe d'habitations de l'Europe (*VOY*, 103).

Le Nord fascine par son aura de frontière extrême. Pour la jeune femme cependant, le Grand Nord semble commencer plus au sud, aux environs du cercle polaire, où elle constate que la navigation devient plus périlleuse à cause des récifs plus nombreux et des passes plus étroites; elle remarque que

les montagnes de la côte deviennent plus hautes et plus escarpées; la neige qui, près de Trondheim, apparaît par taches, envahit peu à peu toutes les pentes; la végétation s'amoindrit [...] quelques bouleaux maigres et privés de feuilles montrent leurs têtes [...] le lichen seul accroche ses racines ténues dans les crevasses des rochers rongés par la neige. (*VOY*, 110)

Le paysage perd l'aspect de force vivifiante qu'il avait aux environs de Trondheim et devient soudain aride; dès lors et jusqu'à Hammerfest, il sera de plus en plus dénudé. Les habitations se font rares sur les îles du Troms et du Finnmark et les voyageurs ont peine à croire que des humains habitent ces endroits abandonnés, loin de toute civilisation. Léonie d'Aunet, un matin, en montant sur le pont, voit « quatre chétives cabanes de bois [...] resserrées entre la mer toujours furieuse et les mamelons toujours arides, comme entre deux obstacles infranchissables qui les isolaient du reste du monde » (*VOY*, 105), ce qui lui fait se demander : « Comment des hommes peuvent-ils vivre dans un pareil lieu? » (*VOY*, 106)

Marmier est frappé par l'aspect de l'île du Cap-Nord qui s'appelle Magerøy : « on l'a nommée l'île Maigre; on aurait pu dire l'île Désolée, c'eût été plus juste encore » (*LET*, II, 119), et il continue ainsi sa description de cette île inhospitalière : « Près de là, deux cabanes en terre habitées par des

LES RELATIONS DE XAVIER MARMIER ET DE LÉONIE D'AUNET

pêcheurs, et tout autour, les rocs nus, les aspérités sauvages, l'aridité, le silence du désert et l'océan glacial. » (*LET*, II, 119) Dès la fin septembre, les barques de pêches qui sont venues pour profiter des eaux poissonneuses où les pêcheries d'été rapportent bien, s'en vont, et les quelques habitants de Magerøy sont seuls, « [l]e reste du monde est clos pour eux. La vague gémit sur leur rivage, l'orage gronde sur leur tête, et la nuit les enveloppe. » (*LET*, II, 120)

Comment la nature et le climat peuvent-ils être aussi peu cléments? Et comment se fait-il que des humains les supportent et s'établissent là où l'hiver dure plus de huit mois par an, là où l'été n'est qu'un court automne pluvieux et froid? Comment se fait-il, comme l'affirmera un capitaine de bateau à Léonie d'Aunet qui le questionnait, que « [n]on seulement ils y vivent, mais ils refusent de le quitter; ces pauvres pêcheurs du Finnmark sont très attachés à leur pays » (*VOY*, 106)? Le Grand Nord est donc ce lieu inhabitable qui pourtant est habité. C'est là un paradoxe qu'on retrouve sans cesse dans les récits des voyageurs qui abordent ces latitudes.

Pour comprendre ce paradoxe, il faut remarquer comment le Nord est nié, déjoué par ceux-là mêmes qui le respectent le plus, ceux qui l'aiment et qui y vivent. Tous les moyens sont bons pour recréer le Sud : ici, c'est un bouquet de roses qu'un jeune homme rapporte à sa mère afin qu'elle supporte de vivre loin de chez-elle; là, c'est une pendule musicale, comble du raffinement et de la civilisation, dont Marmier se moque, mais qui donne au riche marchand de Havøysund sa plus grande fierté. C'est également un perroquet moribond, oiseau tropical que Léonie d'Aunet reconnaît à peine et que des jeunes filles soignent avec dévouement. Ailleurs, c'est une serre où quelques sillons de terre portent en eux la promesse de cinq ou six salades. Puisque les habitants de ces contrées polaires ne peuvent aller vivre au Sud, ils le font venir à eux, l'emprisonnent dans un symbole et dans leur cœur, et y pensent aussi souvent que nécessaire pour se donner le courage d'habiter le Nord.

Une autre façon de tolérer le Grand Nord est de se réjouir de la vie, de profiter des plaisirs des sens et d'oublier pour un moment que l'hiver existe. À Tromsø, Marmier croit voir des Grisettes parisiennes à tous les coins de rue. C'est qu'on importe dans cette bourgade, loin au-dessus du cercle polaire, les denrées et la dernière mode de Paris. Autre exemple, la colonie anglaise qui dirige la mine de cuivre de Kåfjord donne un dîner et une réception qui font oublier à Léonie d'Aunet qu'elle est bien loin de toute

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

civilisation. Les voyageurs français eux-mêmes n'hésitent pas à organiser à bord de la corvette des repas de fête afin d'entretenir un moral positif dans l'équipe.

Seuls les Sâmes³ semblent ne pas désirer fuir le Grand Nord. Ils sont décrits dans les récits français par leur côté ethnique et exotique, comme de bons Sauvages, primitifs, laids, sales, ignorants mais en harmonie avec Mère Nature. Paisibles et apathiques, ils ne désirent pas sortir de leur misère, remarque Léonie d'Aunet. Un peu de tabac, un peu de sel, quelques rennes et une vie libre faite de pêche et de chasse suffit à les rendre heureux, dit Marmier en prenant l'exemple de leur guide. Le peuple sâme fait l'objet d'abondantes descriptions dans les récits des deux voyageurs qui lui accordent – non sans une certaine morgue de supériorité – des traits positifs tels que la longévité, l'habileté dans les tâches quotidiennes et la dextérité dans la réalisation d'objets usuels. Mais leur plus grande qualité serait, d'après d'Aunet et Marmier, leur adaptation aux exigences de la nature arctique, à tel point que les Sâmes apparaissent quelques fois comme l'essence même du Grand Nord. Ce qui n'empêche pas Léonie d'Aunet, pourtant jeune et elle-même encline à transgresser les conventions, de faire preuve d'ethnocentrisme dans ses jugements sur les Autochtones ne reproduisant pas le modèle de vie de la société industrielle. La citation suivante résume parfaitement des convictions communes à l'auteure du récit et à la société à laquelle celui-ci est destiné :

Les Lapons de Kautokeino laissent une autre impression que les Lapons d'Hammerfest, et ce sont les mêmes hommes, mais les deux faces du sauvage : à Hammerfest, le sauvage en fête est ivre, hébété, hideux; à Kautokeino, dans sa vie de famille, il est doux, paresseux, borné. Hors de chez lui il inspire le dégoût; chez lui il fait naître la pitié. (*VOY*, 243)

Plus marquante encore que leur rencontre avec les mœurs des Sâmes sera la confrontation avec des territoires où le Nord devient symbole de la mort. L'expédition va en effet se rendre à Bjørnøya et au Spitzberg, îles glacées au milieu de la Mer arctique, sur la route du pôle Nord. Après avoir bravé au péril de leur vie des vagues immenses, des vents furieux, des millions de blocs de glaces, les voyageurs peuvent contempler avec effroi un désert fascinant de beauté mais profondément angoissant. Tout ici leur

³ Groupe ethnique habitant le nord de la Norvège, de la Suède, de la Finlande et de la presqu'île de Kola, précédemment nommé Lapons en français.

LES RELATIONS DE XAVIER MARMIER ET DE LÉONIE D'AUNET

parle de la mort : l'absence de vie humaine, le froid insoutenable, la violence des éléments, les centaines de milliers d'ossements des morses et des baleines dépecés au cours des âges, les sépultures abandonnées de ceux qui sont morts sur ces rivages, la hantise du capitaine que les glaces ne se referment sur leur bateau.

Une peur réelle s'empare de Léonie d'Aunet et de Xavier Marmier. Elle, elle se met à imaginer et à raconter ce que serait leur mort si jamais ils étaient contraints d'hiverner au Spitzberg et conclut par ces mots : « Aucun cachot n'inspire une pareille terreur! » (*VOY*, 183) Lui, il est sous le choc de ce qu'il découvre : « Nulle terre du Nord ne m'était encore apparue sous un aspect aussi lugubre, nulle île dépeuplée ne m'avait encore fait concevoir une idée aussi effrayante d'un naufrage. » (*LET*, II, 237) L'image de la mort revient sans cesse dans cette partie de son récit : « la terre inanimée, la terre chargée de neige et de glace, ressemblait à un large tombeau entouré d'une draperie de deuil et éclairé par une lampe sépulcrale. » (*LET*, II, 237)

Autant que l'idée de la mort, ce qui terrorise les voyageurs qui abordent au Spitzberg est la révélation de leur impuissance face à une nature impitoyable qui ne se soucie pas de l'humain. Les explorateurs et scientifiques de ce début du XIX^e siècle supportent courageusement les privations, les fatigues et les dangers de leurs périples, tant qu'ils sont persuadés de faire triompher les valeurs de l'Homme civilisé. Mais pour eux, le Nord extrême a cela d'insoutenable qu'il nie la suprématie de l'humain. Marmier, d'ordinaire si positif à l'égard des contrées arctiques, est cette fois totalement abattu, les yeux tournés vers l'océan et le pôle Nord, il renonce à exprimer ce qu'il ressent et termine son livre avec cette phrase :

Si dans ce moment j'ai désiré tenir entre mes mains la lyre du poète, ce n'était qu'un vœu fugitif. J'ai courbé le front sous le sentiment de mon impuissance, et ma bouche n'a murmuré que l'humble invocation du chrétien. (*LET*, II, 282)

Xavier Marmier et Léonie d'Aunet sont partis pleins d'enthousiasme et de courage vers le Grand Nord européen pour décrire aux lecteurs de leur temps les cultures et les paysages qu'ils verraient en chemin. Leurs récits montrent comment le Nord peut être perçu relativement au Sud que l'on quitte, et comment plus l'on progresse vers le Nord moins l'activité humaine a d'emprise sur la nature. À travers leurs expériences de voyageurs, on comprend comment le Grand Nord inhabité devient progressivement ce

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

lieu de dépouillement ultime qui révèle aux humains leurs limites et leur fait apprécier en toute humilité le Sud natal.